

LE PRINCE EN SON « MIROIR »

LITTÉRATURE ET POLITIQUE SOUS LES PREMIERS VALOIS



ACTES DES RENCONTRES INTERNATIONALES

organisées à Dunkerque
(Université du Littoral – Côte d'Opale)

le jeudi 22 octobre 2009,

édités par Jean DEVAUX et Alain MARCHANDISSE,

 de boeck

Le Moyen Âge, t. 116, fasc. 3-4, 2010.

Philippe de Mézières et son *Epistre au roi Richart**

Philippe de Mézières a été par le passé et reste, de nos jours encore, l'un des écrivains politiques médiévaux les plus étudiés, en particulier, faut-il le préciser, pour son *Songe du Vieil Pelerin*¹, mais aussi, ces dernières années, pour quelques pièces moins connues comme le *Livre de la vertu du sacrement de mariage et du réconfort des dames mariées*, l'un des épisodes de ce dernier, *Griseldis*, traduction en prose française de la dernière nouvelle du *Décameron* de Boccace, au départ de la version latine réalisée par Pétrarque, des écrits où s'exprime sa croyance en la rédemption par la passion christique et l'intercession virginale, des textes qu'il aurait souhaité fondateurs d'un nouvel ordre de chevalerie², et, bien sûr, tout récemment, l'*Epistre lamentable et consolatoire*³. À l'inverse, la bibliographie consacrée à son *Epistre au roi Richart*⁴, Richard II roi d'Angleterre s'entend, se révèle pratiquement vierge, tout au moins d'études portant expressément sur cette œuvre. S. Lefèvre ne signale aucun travail particulier à son propos dans le *Dictionnaire des lettres françaises*, mais il est vrai qu'elle n'évoque pour ainsi dire pas l'*Epistre*⁵. La page qui

* AUTEUR: Alain MARCHANDISSE, Fonds de la Recherche scientifique–FNRS – Université de Liège, alain.marchandise@ulg.ac.be. L'aide de Messieurs J. DUMONT (Fonds de la Recherche scientifique – FNRS – ULg), C. MASSON (Université de Liège), B. SCHNERB (Université Charles-de-Gaule – Lille 3), B. VAN DEN ABBEELE (Fonds de la Recherche scientifique – FNRS – UCL) et M. VAN ECKENRODE (Archives de l'État – UCL) me fut précieuse pour la réalisation du présent article; je les en remercie.

1. L'éd. classique reste celle de G.W. COOPLAND, 2 vol., Cambridge, 1969. Trad. J. BLANCHARD, Paris, 2008, lequel annonce une éd. critique, avec D. KAHN.

2. Éd. et bibl. dans S. LEFÈVRE, Art. Philippe de Mézières, *Dictionnaire des Lettres françaises. Le Moyen Âge*, dir. G. HASENOHR et M. ZINK, Paris, 1992, p. 1144–1146.

3. PHILIPPE DE MÉZIÈRES, *Une Epistre lamentable et consolatoire adressée en 1397 à Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, sur la défaite de Nicopolis (1396)*, éd. P. CONTAMINE et J. PAVIOT, coll. C. VAN HOOREBEECK, Paris, 2008.

4. ID., *Letter to King Richard II. A plea made in 1395 for peace between England and France*, éd. et trad. G.W. COOPLAND, Liverpool, 1975.

5. Cf. *supra*, n. 2.

lui est consacrée sur le site internet *Arlima* (*Archives de littérature du Moyen Âge*), souvent performant, est parfaitement vide à propos de notre *Epistre*, en terme de manuscrits comme d'études critiques⁶. Seule y apparaît la mention de l'édition et de la traduction anglaise publiées par G.W. Coopland en 1975. Enfin, la consultation des bibliographies courantes traditionnelles, telles *Medioevo latino*, la *Bibliographie annuelle du Moyen Âge tardif, auteurs et textes latins*, ou encore la *Bibliographie der französischen Literaturwissenschaft*, n'a révélé, en tout et pour tout, qu'un seul et unique article, paru à la fin des années 90 du siècle dernier dans *Medievalia et Humanistica*, article que l'on doit à une chercheuse américaine, A. Tarnowski⁷. Le présent travail a pour but de proposer quelques réflexions sur une œuvre qui, pour le moins, a encore bien des choses à nous apprendre. Mon propos s'égrainera selon deux registres complémentaires. Bien sûr, je veillerai, dans un premier temps, à rassembler les idées-phares d'une œuvre qui, est-il besoin de le préciser, est fille de son auteur et de l'époque à laquelle il l'a conçue, mais je tenterai aussi de répondre à quelques questions que l'on ne peut s'empêcher de se poser à la lecture de ce texte : l'œuvre reflète-t-elle les idées du seul esprit fécond de Philippe de Mézières ? Ce texte se révèle-t-il fictif ou a-t-il été effectivement envoyé au roi d'Angleterre ? Ce dernier était-il à même d'en goûter le sel, d'en apprécier la portée et de lui donner quelque écho ? Enfin, quel était le but véritable de l'auteur lorsqu'il conçut ce texte et, partant, l'époque au cours de laquelle il vit le jour nous permet-elle de mieux comprendre sa genèse ? Mais, avant d'en venir au propos même de l'*Epistre au roi Richart*, rappelons brièvement quelques éléments saillants de la vie de Philippe de Mézières⁸, tout au moins ceux qui m'aideront à répondre aux interrogations que j'énonçais à l'instant.

6. http://www.arlima.net/mp/philippe_de_mezieres.html#mar, mise à jour le 30 avril 2011 ; consultation le 23 juin 2011.

7. A. TARNOWSKI, *Unity and the Epistre au roi Richart, Civil Strife and National Identity in the Middle Ages*, dir. P.M. CLOGAN, *Medievalia et Humanistica*, nlle sér., t. 26, 1999, p. 63–77. Description suggestive dans P.J. EBERLE, *Richard II and the Literary Arts, Richard II. The Art of Kingship*, dir. A. GOODMAN et J.L. GILLEPSIE, Oxford, 1999, p. 249–251. Cf. aussi, sur le discours médical de Mézières dans l'*Epistre*, J.L. PICHERIT, *La Métaphore pathologique et thérapeutique à la fin du Moyen Âge*, Tübingen, 1994, p. 36–59 et *passim*.

8. Outre les ouvrages mentionnés dans les n. précédentes et leur bibl., cf. O. CAUDRON, *Art. Philippe de Mézières, Dictionnaire de spiritualité*, t. 12, 1^{re} part., Paris, 1983, col. 1309–1316 et les diverses contributions récentes de P. CONTAMINE : *Guerre et paix à la fin du Moyen Âge : l'action et la pensée de Philippe de Mézières (1327–1405)*, *Krieg im Mittelalter*, dir. H.H. KORTÜM, Berlin, 2001, p. 181–196 ; Id., *La crise de la royauté française au XIV^e siècle : réformation et innovation dans Le Songe du Vieil Pelerin (1389) de Philippe de Mézières*, *Tradition, Innovation, Invention. Fortschrittsverweigerung und Fortschrittsbewußtsein im Mittelalter*, dir. H.J. SCHMIDT, Berlin, 2005, p. 361–379 ; Id., *La place des femmes dans les deux premières règles*

* * *

C'est principalement à la fin de son existence, durant les années 1380–1405, dans sa retraite du couvent des célestins de Paris, que Mézières, le *vieil solitaire*, comme il aimait à s'appeler, se fit homme de plume. Celui-ci succédait, sur le tard, au jeune chevalier de moyenne noblesse picarde, qui, une quarantaine d'années auparavant, avait connu les champs de batailles, les affres de la guerre, à Algésiras, en 1344, en Lombardie, en Orient aussi, sans doute, dans ces terres alors aux mains des Infidèles. Il se pourrait bien en effet qu'il s'y soit joint à l'expédition d'Humbert II, dauphin de Viennois, en 1345–1346. Quoi qu'il en soit, Philippe se rendra en pèlerinage en Terre sainte, en 1347, et il y connaîtra ce que P. Contamine nomme poétiquement «le don de larmes⁹», une expérience mystique qui nourrira son idéal de croisade et son aspiration, afin de concrétiser celle-ci, à la création d'un nouvel ordre religieux militaire destiné à se substituer au Temple et à évincer l'Hôpital, de véritables obsessions dont son œuvre se fera le réceptacle. C'est à cette époque qu'il rencontre le roi de Chypre et de Jérusalem Hugues IV de Lusignan et celui qui lui succédera à la fin des années 1350, son fils Pierre I^{er}. Aspirant, comme ce dernier, à la reconquête des lieux saints, Mézières va

(1367–1368 et 1384) de l'ordre de la chevalerie de la Passion de Jésus-Christ de Philippe de Mézières, *Au cloître et dans le monde. Femmes, hommes et sociétés (IX^e–XV^e siècle)*. *Mélanges en l'honneur de Paulette L'Hermitte-Leclercq*, dir. P. HENRIET et A.M. LEGRAS, Paris, 2000, p. 79–88; ID., *Les princes, barons et chevaliers qui a la chevalerie au service de Dieu se sont ja vouez*. *Recherches prosopographiques sur l'ordre de la Passion de Jésus-Christ (1385–1395)*, *La noblesse et la croisade à la fin du Moyen Âge (France, Bourgogne, Bohême)*, dir. M. NEJEDLÝ, J. SVÁTEK e.a., Toulouse, 2009, p. 43–67; ID., *Remarques sur la chevalerie au XIV^e siècle à la lumière de l'ordre de la Passion de Philippe de Mézières : ordre, milieu, fonction*, Communication présentée au colloque *Élites et ordres militaires au Moyen Âge. Rencontre en l'honneur d'Alain Demurger*, Lyon, 21–23 octobre 2009. Voir encore M. HANLY, *Marriage, War, and Good Government in Late-Fourteenth-Century Europe: The De regimine principum Tradition in Langland, Mézières, and Bovet*, *Chaucer and the Challenges of Medievalism. Studies in Honor of H.A. Kelly*, dir. D. MINKOVA et T. TINKLE, Francfort–Berlin–Berne–Bruxelles–New York–Oxford–Vienne, 2003, p. 327–349, spec. p. 333–334, 340–341. Sur l'esprit de croisade chez et à l'époque de Mézières, cf. R. BLUMENFELD-KOSINSKI, *Poets, Saints, and Visionaries of the Great Schism, 1378–1417*, University Park, 2006, p. 106–121; K. PETKOV, *The Rotten Apple and the Good Apple: Orthodox, Catholics, and Turks in Philippe de Mézières' Crusading Propaganda*, *Journal of Medieval History*, t. 23, 1997, p. 255–270; tout prochainement, J. DEVAUX, *Eustache Deschamps et l'esprit de croisade : constitution et rayonnement d'un modèle littéraire*, *Rayonnement européen du modèle poétique et esthétique de la cour des Valois (1350–1450). L'exemple d'Eustache Deschamps. Actes du colloque international tenu à l'Université de Reims Champagne–Ardenne (26–27 novembre 2009)*, dir. M. LACASSAGNE, Paris, sous presse; plus généralement: J.J.N. PALMER, *England, France and Christendom 1377–99*, Londres, 1972.

9. CONTAMINE, *Guerre et paix*, p. 183.

devenir un diplomate et un professionnel de la politique, au service d'un roi dont il devient le chancelier en 1359. Mais Pierre I^{er} meurt assassiné en 1369 et Mézières gagne alors Venise, Avignon, puis la cour du roi de France Charles V, dont, jusqu'à la mort de ce dernier, il sera le *conciliarius, familiaris, domesticus et commensalis*, le *servulus domesticus licet inutilis*¹⁰, une cour où il fera parfaitement montre de ses qualités d'homme d'État et contribuera à l'éducation culturelle, voire politique, du futur Charles VI.

C'est donc de sa résidence des célestins parisiens que, vraisemblablement à la mi-mai 1395, Mézières adresse une ample lettre, lance un appel pressant, pour être plus précis, au roi d'Angleterre Richard II. La teneur de cette missive, toute de circonvolutions, des plus répétitives, relevant à dire vrai non pas du genre épistolaire, mais de l'allégorie, au même titre que l'*Epistre Othea* de Christine de Pizan¹¹, peut être résumée à peu près comme suit.

Après avoir d'emblée confié au roi Richard son souhait de voir confirmés la paix et l'amour fraternel entre son interlocuteur et son homologue français, Mézières fait précéder le prologue de sa missive, tout comme dans l'*Epistre lamentable et consolatoire*, d'une oraison commençant par *O bone Jhesus*, que, dans cette dernière œuvre, il attribue à saint Bernard¹². L'écrivain s'adonne ensuite à diverses considérations bibliques, avec force expressions d'humilité à l'égard de son interlocuteur, puis, tout comme les anges se répartissent en neuf ordres, décrit brièvement chacune des neuf matières dont son texte se fera l'écho.

Dans un premier paragraphe, au travers d'un songe, Mézières, qui s'inspire du *De mineralibus* d'Albert le Grand, décrit les intenses vertus curatives, pour les blessures du corps comme pour celles que les guerres menées par les prédécesseurs de Charles VI et de Richard II ont causées à la chrétienté, d'un baume qui, d'ordinaire, ne se répand qu'au Caire, mais qui, par la grâce de Dieu, est apparu dans le royaume de France et se transformera en une *escharboucle reluisant*, en un rubis aussi rutilant que Charles VI, *Karolus*, est la *kara lus*, la *chiere lumiere*¹³. De même, d'une efficacité comparable, dans les mêmes circonstances, à celle du baume, une pierre d'aimant, qui, a priori, se rencontre exclusivement en Inde, apparaîtra sur le sol anglais et se muera en un précieux diamant, une pierre prisée et largement portée par les grands du monde médiéval, juste après le rubis – ce n'est sans doute pas indifférent –, soit une forme approchante de *Dieu aimant*, l'amour du Christ, pour un

10. PHILIPPE DE MÉZIÈRES, *Epistre lamentable*, p. 29.

11. S.L. HINDMAN, *Christine de Pizan's Epistre Othéa. Painting and Politics at the Court of Charles VI*, Toronto, 1986, p. 30.

12. PHILIPPE DE MÉZIÈRES, *Letter to King Richard II*, p. 75; ID., *Epistre lamentable*, p. 98 et n. 4, où il apparaît qu'elle doit être attribuée à Marie Cestrewyk, nonne brigittine suédoise du monastère de Syon, voire à sainte Brigitte de Suède.

13. ID., *Letter to King Richard II*, p. 90.

Richard II riche de vertus et ardent dans l'amour de Dieu et de son prochain. L'un et l'autre, tout comme les médications qu'ils sont en mesure d'apporter, avec lesquels les rois de France et d'Angleterre sont mis en concordance, œuvreront à la guérison des plaies de la chrétienté, par le biais d'une paix plus que souhaitée entre les deux monarques et leurs vaillantes chevaleries respectives. *De la vertu attraitive du dit josne roy Richart*¹⁴ – il est ici question, rappelons-le, d'une pierre d'aimant –, c'est-à-dire de son aspiration et de sa capacité à conclure une paix avec la France, Mézières déclare avoir été pleinement informé par l'ensemble des messagers envoyés par Charles VI au souverain anglais et, tout particulièrement, par celui qui est l'intermédiaire privilégié entre les deux rois, qu'il nomme Robert l'Ermite.

Un second propos prend pour sujet le schisme qui sévit alors dans l'Église, un schisme comparé à *la propre mere principale des ii. filz saint Loys, qui gist en son lit malade [...]* et en *ii. moities partie*: chacun d'eux, de sa ditte mere en a pris la moitié¹⁵, une attitude royale, de part et d'autre de la Manche, que Mézières n'a de cesse de fustiger. L'établissement d'une paix franco-anglaise ne pourra lui apporter meilleur remède.

Le troisième chapitre débute par une parabole, celle du roi Malavisé qui, alors qu'il guerroyait contre Vigilant, son royal voisin, négligea de plus en plus vertu de justice et discipline de chevalerie et finit par perdre son royaume au profit de son adversaire. Ce dernier humilia par trois fois l'infortuné Malavisé, en brûlant l'ensemble de ses bannières, en le bannissant de ce qui avait été son royaume et en asservissant l'ensemble de son peuple. Ces moments douloureux et ses erreurs, dont il prit conscience, le vaincu eut soin de se les faire rappeler, en toute occasion solennelle, par un vieil et pauvre chevalier. Philippe de Mézières, qui se veut, non seulement pour la circonstance, mais depuis près de cinquante ans déjà, l'incarnation du chevalier, voit en Vigilant et en Malavisé les souverains respectifs, l'un vainqueur, l'autre vaincu, du monde musulman et d'un monde chrétien mal gouverné, donc *malavisez*, qui s'est trouvé notamment privé de sa *maistre cite*¹⁶, Jérusalem. Il constate que la Terre sainte n'eût jamais été perdue si elle avait été mieux gouvernée, administrée, si les Lusignan, dont il fut si proche, avaient alors reçu tout le secours qu'ils étaient en droit d'attendre, si les princes chrétiens, tous autant qu'ils sont, ne s'en étaient pas désintéressés. C'est aux rois de France et d'Angleterre, dont là encore Philippe connaît la volonté d'engagement sur ce point, par Robert l'Ermite, et à leur peuple désormais pacifié que revient d'incarner un Malavisé transformé en Bien Avisé et d'organiser un saint passage d'outre-mer. Celui-ci sera facilité – et Mézières y insiste dans un long excursus qui rompt le schéma novénaire qu'il avait choisi –,

14. *Ibid.*, p. 85.

15. *Ibid.*, p. 93–94.

16. *Ibid.*, p. 99.

par une *petite médecine pour la dicte plaie, par maniere de preparacion precedent a la grande médecine qui est necessaire pour la cure de la dicte plaie universelle*, soit la Chevalerie de la Passion du Christ, un ordre militaire qu'il rêve d'instaurer depuis 1347, dont les buts seront d'appeler les chevaliers chrétiens qui en tuent d'autres à la pénitence et *a la bataille de Dieu*¹⁷, de sécuriser le terrain, en terre infidèle, avant l'arrivée des rois, de les aider dans leur reconquête des lieux saints et de répandre la foi catholique partout en Orient, une chevalerie dont Richard II pourra être informé du détail tant par la bouche de Robert l'Ermite, mais aussi de son oncle, Edmund de Langley, duc d'York, de Sir John Harlestone et d'autres encore, que par *le livre de la sustance abregie de la dicte chevalerie*¹⁸, que détient le demi-frère du roi, John Holland, comte de Huntington, issu du premier mariage de la mère de Richard.

Dans un quatrième temps est élaboré un petit traité relatif au mariage du roi d'Angleterre, aux menaces qu'il pourrait faire peser sur la paix entre France et Angleterre et aux remèdes qu'il serait bon d'apporter à ces potentiels dangers. Établissant une distinction entre des médications agréables à absorber en raison de la couche de sucre qui surmonte leur amertume intérieure, mais d'un usage périlleux et déconseillé – il vise tout spécialement divers purgatifs corrosifs –, et celles, *gracieuses et non perilleuses, siccomme de cassiafistre, manne et du gracieux laictuaire catholicon*, lesquels permettent de faire sa purgacion et de acquerir sante, Mézières estime que le mariage que contractera son interlocuteur doit relever de la seconde catégorie, doit être un *laictuaire assez alectif, maiz qu'il soit bien confis*¹⁹, lequel fortifiera un des bords de la plaie que Richard est supposé guérir en compagnie de Charles VI. À cette fin, eu égard au fait que les rois contractent mariage pour établir souche, pour se ménager une alliance honorable, acquérir des possessions temporelles, instaurer et conserver la paix dans leur royaume ainsi que pour fuir la fornication, vivre honnêtement selon le sacrement reçu, Mézières conseille à Richard II de bien examiner le champ d'où naîtront ses enfants, afin d'être sûr que ceux-ci présentent des qualités et ne partagent pas les défauts éventuels de leur mère, de se montrer circonspect quant à l'acquisition de biens terrestres par mariage, susceptibles d'engendrer la discorde, et que, à l'image de son père, le Prince Noir qui, en la personne de Jeanne de Kent, épousa une femme parfaite, il porte son choix sur une nouvelle Griseldis, la vertueuse héroïne de Pétrarque.

Une cinquième partie est tout entière consacrée à l'exposé d'exemples montrant combien condamnables sont les rois chrétiens qui versent le sang de leurs frères, tandis que, dans un sixième temps, Mézières précise que la paix des deux monarches et de leurs royaumes, au nombre de deux, mais for-

17. *Ibid.*, p. 104.

18. *Ibid.*, p. 105.

19. *Ibid.*, p. 107.

mant une seule maison, qui est celle du Christ, sera confirmée si l'escarboucle et le diamant sont trempés, arrosés, enivrés du vin des vignes d'Engadi, qui est l'amour du Saint-Esprit, auteur de paix, d'affection et d'équité, qui confèrera aux monarques le pouvoir de chasser les contempteurs de la paix, un vin dont la purification, par étapes successives, dure trois années, ainsi qu'il en alla pour la réconciliation entre les rois de France et d'Angleterre.

Dans un septième paragraphe, Mézières explique à Richard II que la poursuite de la guerre conduira immanquablement les deux souverains à trébucher *publiquement en la fosse de seroage et de dangereuse servitude*, une servitude à l'égard de tous les artisans de la guerre, de *ceulz qui font les armeurs et toutes autres gens de mestier pour la guerre au petit vallet de chambre, qui murmurerà aucunefoiz si le convendra lever plus matin pour la guerre qu'il n'aura acoustume autrefois*²⁰. Toute victoire militaire aura pour conséquences inévitables la multiplication de victimes innocentes, la venue de *Vaine Gloire*, d'*Oultrecuidance*, de *Presumpcion* et d'*Avarice* à la table d'un roi qui ne pourra *demorer sans avoir vaine gloire*²¹, la recherche de victoires plus éclatantes, mais des plus incertaines, et l'étroite soumission du roi à ses capitaines victorieux.

Entièrement métaphorique, la huitième matière décrit le *vergier delitable* de la paix et le *jardin horrible et perilleux*²² de la guerre, entre lesquels Mézières demande aux souverains français et anglais de faire le bon choix. Le premier, planté de multiples arbres, herbes et fleurs, répand un parfum suave et se trouve préservé de toutes les catastrophes naturelles. Ses habitants y bénéficient d'une excellente santé, ne connaissent ni la propriété privée, ni la tyrannie, mais sont gouvernés par un seigneur soucieux de leur bonheur plus que du sien, à l'ombre d'un haut mur protecteur et alors que, d'une fontaine centrale, coulent douze ruisseaux permettant la production des douze fruits du Saint-Esprit et quatre autres, les principaux, appelés *Sûreté*, *Vrai repos*, *Abondance de biens* et *Suffisance*. Ledit *vergier* correspond à chaque royaume chrétien aspirant à la paix, la fontaine à cette dernière et les ruisseaux aux biens qui en procèdent. À l'opposé de ce véritable paradis d'Utopie régi par un *rex pacificus*, le *jardin horrible et perilleux*, que dirige Nemrod, le roi bâtisseur de la tour de Babel, et les siens, soucieux de répandre le sang de leurs frères chrétiens, et peuplé de locustes aux grandes dents, est quant à lui peu ensoleillé, battu par des vents appelés *Orgueil*, *Avarice* ou *Gloutonnerie*, infécond, tout de peur, de famine, d'ivresse et de tyrannie, baigné par une fontaine de laquelle coulent une vingtaine de cours d'eau infects, qui génèrent hérésies, superstitions, sorcellerie, magie et astrologie, abreuvent une herbe sanguinolente et grouillent de sangsues qui sucent le sang de ses habitants. Ces jardin, fontaine, ruisseaux, locustes et sangsues

20. *Ibid.*, p. 124.

21. *Ibid.*, p. 125.

22. *Ibid.*, p. 127 et 129.

incarnent les royaumes chrétiens malfaisants, la guerre et les malheurs de celle-ci, en particulier les gens d'armes qui s'emparent des biens des populations frappées par ces fléaux. Mézières précise encore que, pour atteindre le jardin de paix et l'Orient occupé, les deux souverains se doivent de mener leur bateau entre les deux périls que sont Charybde et Scylla, c'est-à-dire les chevaleries française et anglaise, *ceulz qui on [sic] este nourris ou jardin perilleux en esmouvent continuellement la tempeste de mer, c'est la guerre maldicte*²³.

Dans un dernier paragraphe, Mézières récapitule son propos, non sans l'illustrer par quelques nouvelles paraboles. Il y revient notamment sans ambages sur le mariage que Richard II se doit de conclure prestement et y stipule qu'il est préférable qu'il choisisse une épouse jeune, *avant qu'elle ait discrecion d'incorporer en son ymaginacion les choses nuysables*, épouse qu'il pourra former à l'amour et à la crainte de Dieu, aux bonnes mœurs royales et à l'obéissance envers son époux, dont il pourra dire *Ceste est m'espouse, ceste est ma fille*²⁴. Pour ce processus fort proche, après tout, du dressage, en Orient, des éléphants et des chameaux²⁵, nulle ne conviendra mieux, ajoutait-il, que la fille de Charles VI, et ce d'autant plus que la princesse en question ne peut briguer la couronne de France, qu'elle sera à même d'apaiser les tensions entre les barons, le clergé et le peuple, et que les nouveaux beau-père et gendre, par ailleurs fils de saint Louis, formeront désormais une paire, tels Roland et Olivier, Charlemagne et Arthur, heureux prélude s'il en est à leur voyage d'outre-mer.

Je le disais en ouvrant cette étude, la lecture de cette *Epistre au roi Richart* suscite diverses questions chez l'historien – et que dire du philologue qui, à coup sûr, s'attarderait, à bon droit, avec les compétences qui sont les siennes, sur la forme du texte, souvent très imagée, dont chaque propos est construit par référence ?

L'on a envie de se demander, dans un premier temps, si, dans cette missive, apparaissent les idées du seul Mézières. Il convient de signaler, en effet, que, dans une lettre datée, probablement à tort, du 15 mai 1390, en réalité de 1395, même jour, même mois, conservée dans le manuscrit Cotton Cleopatra D. III de la British Library, le roi Charles VI adresse une lettre à Richard II dans laquelle il tient des propos assez similaires à ceux que Mézières déploie dans son *Epistre*. Alors qu'il avoue recevoir des nouvelles de Londres par le biais de Robert l'Ermite, Charles VI profite de cette missive pour entretenir Richard II de ses préoccupations quant à l'avenir de la Terre sainte. Prenant

23. *Ibid.*, p. 135.

24. *Ibid.*, p. 142.

25. Sur le bestiaire de Mézières, voir J.B. WILLIAMSON, Philippe de Mézières' Menagerie for Monarchs, *Les animaux dans la littérature. Actes du Colloque de Tokyo de la Société Internationale Renardienne du 22 au 24 juillet 1996 à l'Université Keio*, dir. H. MATSUBARA, S. SUZUKI, N. FUKUMOTO et N. HARANO, Tokyo, 1997, p. 325–341.

appui, comme Mézières, sur les propos de saint Paul, il met l'accent sur le fait que, tout comme la passion du Christ réunit deux peuples ennemis, celles des peuples juif et païen, au sein de l'Église catholique, le même Sauveur rassemblera les ennemis de France et d'Angleterre – les deux lèvres d'une plaie, selon Mézières –, deux souverains innocents du sang versé depuis des décennies, qui ne doivent pas *prester les oreilles au chant de la seraine, ne à l'escorpion qi de la langue oint et de sa queue point*, mais se rencontrer, *non pas en pompe royale, mais en grante humilité en l'amour de Dieu et de sa charité*, le tout en vue d'entreprendre *le senct passage d'oultre mere, secourre à nos frères cristienes et délivrer la Terre Seinte à nous acquise par le précieux sans de l'aiguellet occis par les brebes*²⁶. Quel que soit le sens dans lequel une influence, une impulsion a pu s'exercer – d'une part Philippe de Mézières déclare qu'il compose son épître *par la benivolence et expres commandement de la royale majeste*²⁷ de Charles VI, mais ne pourrait-ce être pour mieux la légitimer?; d'autre part, l'on a avancé que c'est Mézières qui dicta la missive royale²⁸ –, une communion de pensée est manifeste entre deux hommes dont l'un a participé à l'éducation de l'autre.

Autre question, peut-être moins idiote qu'il n'y paraît de prime abord: l'*Epistre au roi Richart* est-elle réellement parvenue à son destinataire? On le sait, il est des textes du style de l'*Epistre*, qui sont davantage des lettres oratoires que de vrais documents épistolaires, qui n'ont jamais été reçus, voire même jamais envoyés. Ainsi, par exemple, bien que souvent copiée, interpolée, adaptée, traduite en langue vulgaire, la lettre qu'un Prêtre pré-nommé Jean, un personnage probablement imaginaire, aurait envoyé, vers 1150, aux empereurs byzantin et germanique Manuel Comnène et Frédéric Barberousse, ainsi qu'au pape Alexandre III, afin de leur proposer son aide pour la libération de la Terre sainte, est un faux qui participe d'une longue tradition médiévale en la matière, à laquelle se rattache également la *Donation de Constantin*, la correspondance fictive entre le Christ et Abgar, etc. La situation paraît toute différente dans le cas qui nous occupe. L'*Epistre* semble conservée sous la forme d'un manuscrit unique, en l'occurrence le Royal 20 B vi de la British Library, daté des années 1395–1396²⁹. Sans être

26. *Lettres de rois, reines et autres personnages des cours de France et d'Angleterre depuis Louis VII jusqu'à Henri IV tirées des archives de Londres par Bréquigny*, éd. J.J. CHAMPOLLION-FIGEAC, t. 2, *De l'année 1301 à l'année 1515*, Paris, 1847, p. 255–258; JEAN FROISSART, *Chroniques*, éd. J.B.M.C. KERVYN DE LETTENHOVE, t. 15, Osnabrück, 1967 (1^{re} éd., Bruxelles, 1867–1877), p. 388–390.

27. PHILIPPE DE MÉZIÈRES, *Letter to King Richard II*, p. 145.

28. N. JORGA, *Philippe de Mézières (1327–1405) et la croisade au XIV^e siècle*, Londres, 1973 (1^{re} éd., Paris, 1896), p. 481; *The Diplomatic Correspondance of Richard II*, éd. É. PERROY, Londres, 1933, p. 160 et 250–251.

29. G.F. WARNER et J.P. GILSON, *British Museum. Catalogue of Western Manuscripts in the Old Royal and King's Collections*, t. 2, *Royal MSS. 21 A. 1 to 20 E. x and APP. 1–89*, Munich, 1997, p. 363.

très richement enluminé, ce manuscrit sur vélin de 26 centimètres sur 18, comptant 85 pages, gardes exclues, comporte néanmoins trois miniatures intéressantes, l'une en pleine page, la seconde occupant le sommet de deux colonnes de texte, la troisième celui d'une seule. En frontispice (fig. 1), au folio 1 verso, sous des arcs gothiques flamboyants et trilobés, surgissent la couronne d'épines, instrument de la passion du Christ et appel symbolique à la croisade, et, à ses côtés, illuminées par des rais de lumières s'en échappant, celles des rois de France et d'Angleterre. Au-dessus des couronnes royales apparaissent respectivement les devises *En bien* et *Sans departir*, tandis que la couronne du Christ est ceinte de l'expression *Pax vobis*. Sous ces couronnes se répand un champ mi-parti bleu semé de fleurs de lys et rouge semé de lions, sur lequel apparaît le monogramme du Christ, soit l'expression héraldique et emblématique d'une réconciliation franco-anglaise au profit du Christ. Au folio 2 recto est représentée la traditionnelle scène au cours de laquelle l'auteur de l'œuvre offre celle-ci à son dédicataire (fig. 2). Richard II, en l'occurrence, y est représenté en majesté, assis sur son trône, là encore fait d'une alternance de lys et de lions sur fonds bleu et rouge quadripartis, le sceptre à la main. Alors qu'à sa gauche, quatre courtisans, à la mise et à la parure très riches, ne perdent rien de la scène qui se déroule devant eux, Philippe de Mézières, habillé de gris et assisté d'un homme tenant une masse, d'une main présente son œuvre au monarque anglais, de l'autre tient la bannière symbolisant l'ordre de chevalerie dont il souhaitait la création, blanche ourlée de rouge, présentant, superposés en son centre, une croix rouge – la croix de saint Georges, rouge sur fond blanc –, un motif noir illustrant la douleur de la passion de *Nostre Seigneur* et un *Agnus Dei* de couleur dorée resplendissant représentant la gloire de *Jhesu Crist* ressuscitant, portant lui-même un étendard. Le même fanion apparaît également au sommet d'une colonne de texte, au folio 35 (fig. 3). L'auteur de ces peintures, à qui l'on doit également, en tout ou partie, plusieurs manuscrits de la Bibliothèque nationale de France, en particulier des *Heures à l'usage de Paris* (ms. lat. 13261), un *Livre des propriétés des choses* de Barthélemy l'Anglais, dans la traduction faite pour Charles V par Jean Corbechon (ms. fr. 216), une *Histoire ancienne jusqu'à César*, vendue à Jean de Berry, mais aussi probablement exécutée sur son initiative (ms. fr. 301), des *Pelerinages* de Guillaume de Deguileville (ms. fr. 823), un manuscrit composite contenant notamment le *Griseldis* de Pétrarque en traduction française (ms. fr. 1165), des *Grandes chroniques de France* (mss fr. 2606 et 2616–2617), le ms. 783 de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, ainsi que la *Bible historique* donnée par le duc de Berry à Jean de Harpedenne, son vassal et le neveu du connétable Olivier de Clisson, actuellement conservée au Walters Art Museum (mss 125–126), semble s'appeler Perrin Remiet ou Remy³⁰, et son activité, durant le dernier tiers du xiv^e siècle,

30. F. AVRIL, Trois manuscrits napolitains des collections de Charles V et de Jean de Berry, *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. 127, 1969, p. 307 et n. 2, 308. Sur cet

est assez bien documentée. L'on retiendra tout particulièrement de lui qu'il apparaît, en 1396, dans une quittance qu'il délivre pour le paiement de travaux d'enluminures réalisés dans la chapelle de Louis d'Orléans, le frère du roi Charles VI, aux célestins de Paris³¹, où résidait alors Philippe de Mézières. Compte tenu de la date qui lui est assignée, eu égard également à la miniature de dédicace, à certains éléments biographiques de l'enlumineur qui le réalisa, et aussi, il convient de le préciser, à la teneur de la lettre adressée par Richard II à Charles VI³², issue du même manuscrit de la British Library que la missive du roi de France évoquée plus haut et tout aussi faussement datée de 1390, une lettre dans laquelle, outre son accord pour une rencontre au sommet, en vue d'une paix entre eux, d'une lutte commune contre le schisme et d'une expédition outre-mer, le premier remercie le second pour les lettres que lui a transmises Robert l'Ermite, ce qui, après tout, peut parfaitement correspondre au manuscrit de l'*Epistre* de Mézières, il semble assez logique de conclure que le manuscrit de la British Library est bel et bien celui que Mézières offrit au roi d'Angleterre.

Il importe également de s'interroger sur le point de savoir si Mézières, en dédicaçant son *Epistre* à Richard II, s'est adressé à la personne *ad hoc*, à un souverain capable à la fois de le comprendre, de l'entendre, et si, le cas échéant, il le fit en pleine connaissance de cause, c'est-à-dire parce qu'il disposait d'informations lui donnant à penser que Richard II pouvait être convaincu par son propos. Que le roi d'Angleterre ait eu à cœur de parcourir l'œuvre dont il lui fut fait présent et s'y soit intéressé n'étonnera guère. On le sait, en Angleterre, le français fut, avec le latin, le véhicule de l'expression écrite de la volonté royale, jusqu'à ce que les deux langues soient remplacées par l'anglais, respectivement durant la première moitié du xv^e siècle et au début du xvi^e siècle, Édouard III et Richard II usant sans doute autant du français que leurs homologues français, voire même de certains dialectes, en particulier du picard dans le cas du second monarque. La correspondance diplomatique de Richard II, dernier souverain anglais dont la langue maternelle était le français, à destination de la cour de France, est d'ailleurs

enlumineur et les problèmes complexes liés à son identité et à l'identification de son œuvre, cf. É. FOURNIÉ, Catalogue des manuscrits de la *Bible historique* (1/3), *L'Atelier du Centre de Recherches historiques*, n° 3, 2, 2009, mis en ligne le 30 sept. 2009, URL: <http://acrh.revues.org/index1467.html>, consulté le 18 févr. 2011, n. 2; R. et M.A. ROUSE, *Manuscripts and their Makers: Commercial Book Producers in Medieval Paris 1200–1500*, Londres, 2000, t. 1, p. 293–295, 402 n. 63; t. 2, p. 115; <http://guenther-rarebooks.com/catalog-online/11.php>, à propos d'un ms. composé d'un *De consolatione philosophiae* de Boèce et d'un *Testament* de Jean de Meun; M. CAMILLE, *Master of Death. The Lifeless Art of Pierre Remiet Illuminator*, New Haven–Londres, 1996.

31. AVRIL, *Trois manuscrits*, p. 303–304 n. 3.

32. *Lettres de rois, reines*, t. 2, p. 258–260; *The Diplomatic Correspondance of Richard II*, p. 160, 250–251.

rédigée en cette langue³³. Le roi d'Angleterre était également en mesure de goûter le sel de la pièce de littérature que Mézières souhaitait lui donner à lire. Dès son enfance, auprès de sa mère Jeanne de Kent, puis à l'âge adulte, il connut de grands lettrés comme Sir John Clanvowe, soldat, diplomate, conseiller, auteur d'œuvres comme *The Book of Cupid* ou *The Cuckoo and the Nightingale*, sir Lewis Clifford, un autre conseiller de Richard II et un ami de Chaucer et de Deschamps, ou Sir John Montague, comte de Salisbury, conseiller privé du roi, favorable au mariage français de ce dernier, ami et conseiller de Christine de Pizan, auteur de poèmes en français³⁴. S'il est sans doute quelque peu exagéré de dire qu'il deviendra le centre d'une culture de cour fondée sur l'anglais et dont les principaux pôles, encouragés dans leur création littéraire, seront John Gower et Geoffrey Chaucer, l'on peut en revanche signaler que Richard II hérita de son grand-père Édouard III des manuscrits contenant les gestes d'*Aimery de Narbonne* et de *Garin le Lorrain*, des œuvres du *Lancelot-Graal*, le *Fuerre de Gadres*, une bible en deux volumes, un *Roman de la Rose* et un *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes. Il acquit par ailleurs le *Bréviaire de Belleville*, enluminé par Jean Pucelle (BnF, ms. lat. 10483–10484) – de Charles VI en l'occurrence –, un livre de poèmes de Froissart, un *Libellus Geomancie* (Bodl. 581 et BL, Royal 12 C v), un recueil de recettes, le *Liber contra duodecim haereses et errores Lollardorum* de Roger Dymmock (Cambridge, Trinity Hall, 17) et un *Liber Regalis*³⁵. Par ailleurs, la défunte épouse de Richard II, Anne de Bohême, n'était-elle pas la fille, la petite-fille et la nièce de l'empereur germanique Charles IV, de son père Jean l'Aveugle et de son demi-frère, Wenceslas, duc de Brabant, Limbourg et

33. S. LUSIGNAN, *La langue des rois au Moyen Âge. Le français en France et en Angleterre*, Paris, 2004, p. 155, 160, 177 et 186; *The Diplomatic Correspondance of Richard II*, p. 160 et 250–251; A. TAYLOR, *Moult Bien Parloit et Lisoit le Franchois* or Did Richard II Read with a Picard Accent?, *The Vulgar Tongue. Medieval and Postmedieval Vernacularity*, dir. F. SOMERSERT et N. WATSON, University Park, 2003, p. 132–144.

34. PHILIPPE DE MÉZIÈRES, Letter to King Richard II, p. xvii; J.W. SHERBORNE, Aspects of English Court Culture in the Later Fourteenth Century, *English Court Culture in the Later Middle Ages*, dir. V.J. SCATTERGOOD et J.W. SHERBORNE, Londres, 1983, p. 23; J. SCATTERGOOD, Literary Culture at the Court of Richard II, *Ibid.*, p. 39–41 (réimpr. dans *Id.*, *Reading the Past. Essays in Medieval and Renaissance Literature*, Dublin, 1995, p. 123–125); M. KEEN, Chaucer's Knight, the English Aristocracy and the Crusade, *English Court Culture in the Later Middle Ages*, p. 54–55 et 61; N. WILKINS, Music and Poetry at Court: England and France in the Late Middle Ages, *Ibid.*, p. 188–189.

35. SCATTERGOOD, Literary Culture at the Court of Richard II, p. 32–33 (réimpr. dans *Id.*, *Reading the Past*, p. 117–118); J.J.G. ALEXANDER, Painting and Manuscript Illumination for Royal Patrons in the Later Middle Ages, *English Court Culture in the Later Middle Ages*, p. 145–148; J. STRATFORD, The Royal Library in England before the Reign of Edward IV, *England in the Fifteenth Century. Proceedings of the 1992 Harlaxton Symposium*, dir. N. ROGERS, Stamford, 1994, p. 190–191. Sur le *Liber Regalis*, cf., dernièrement, *Ceremonial de la coronación, unción y exequias de los reyes de Inglaterra*, Pampelune, 2009 (fac-similé et *Estudios complementarios*).

Luxembourg, et donc un membre éminent de ce lignage de Luxembourg qui protégea Guillaume de Machaut, Jean Froissart et Eustache Deschamps³⁶ ? De nombre des éléments qui précèdent, Philippe de Mézières, dont le demi-frère, Jean de Dainville, avait accompagné le roi Jean II le Bon lors de sa captivité anglaise, qui lui-même avait combattu les Anglais, en Picardie et en Normandie, et avait eu l'occasion de croiser Froissart, pouvait aisément, semble-t-il, être mis au courant³⁷. Le lui permirent sans doute ses relations d'amitié, au crépuscule de sa vie, au couvent des célestins, avec le roi Léon V de Petite-Arménie. Après avoir été chassé de son trône par les Mamelouks en 1375 et tenu captif au Caire, ce membre de la branche arménienne des Lusignan gagna la cour de France en 1384, y passa le reste de son existence et, à sa mort, en 1393, fut inhumé aux célestins de Paris – lors de la démolition du couvent, à la Révolution, son gisant sera transféré à Saint-Denis. Léon résidera en Angleterre d'octobre 1385 à mars de l'année suivante afin de proposer à Richard II de conclure une paix avec son homologue français, prémices à la libération des lieux saints. Cette initiative sera un échec³⁸. À coup sûr Mézières put-il également s'informer auprès de celui dont le nom a déjà été mentionné, qui servit de truchement non seulement entre l'écrivain et Richard II, mais aussi, plus largement, monopolisa en quelque sorte les échanges étroits entre ce dernier et le roi Charles VI, je veux parler de Robert le Mennot, un gentilhomme originaire de Normandie aussi appelé Robert l'Ermitte, lequel, après avoir visité les lieux saints, rentra en France, en 1393, où il prêcha la réconciliation franco-anglaise à laquelle il se sentait appelé à œuvrer, puis gagna l'Angleterre au printemps 1395. Il deviendra comme une sorte d'efficace agent de liaison entre les deux cours. C'est tout particulièrement de lui que Mézières déclarera avoir obtenu des informations de première main sur Richard II et sur son souhait de participer à une

36. Cf. notamment : N. WILKINS, A Pattern of Patronage: Machaut, Froissart and the Houses of Luxembourg and Bohemia in the Fourteenth Century, *French Studies*, t. 37, 1983, p. 257-279 ; F. KIRSCH, Mécénat littéraire à la maison de Luxembourg, l'exemple de Guillaume de Machaut et Jean Froissart, *Le Luxembourg en Lotharingie. Luxemburg im lotharingischen Raum. Mélanges Paul Margue. Festschrift Paul Margue*, Luxembourg, 1993, p. 321-337 ; G. MATHEW, *The Court of Richard II*, Londres, 1968, p. 16-17.

37. PHILIPPE DE MÉZIÈRES, *Epistre lamentable*, p. 14, 16-17 et 26.

38. À son propos, cf. H. KÜHL, *Leon V. von Kleinarmenien. Ein Leben zwischen Orient und Okzident im Zeichen der Kreuzzugsbewegung Ende des 14. Jahrhunderts*, Francfort-Berne-Berlin-Bruxelles-New York-Oxford-Vienne, 2000 ; C. MUTAFIAN, Léon V Lusignan. Un preux chevalier et/ou un piètre monarque, *Actes du colloque Les Lusignans et l'Outre-mer. Poitiers-Lusignan, 20-24 octobre 1993, Auditorium du Musée Sainte-Croix Poitiers*, s.l.n.d., p. 201-210.

guerre sainte franco-anglaise, des informations dont l'écrivain se fera l'écho dans son *Epistre*³⁹.

Outre la conformation de la cour d'Angleterre, les personnages dont je viens de dire un mot, en particulier Robert l'Ermite, étaient à coup sûr en mesure de préciser à Mézières si Richard II était à même, non seulement de saisir le message tout de culture livresque qu'il souhaitait lui communiquer, mais encore de lui donner le début de la réponse qu'il s'estimait en droit d'attendre de lui. S'intéresser à ce message revient à s'interroger sur l'objet exact du propos de Mézières, propos qui, certes, relève du songe – *se a la lettre et simplement, n'est pas legiere a croire, maiz toutefois, par l'interpretacion morale, le songe est veritable*⁴⁰ –, mais aussi du miroir, en ceci qu'il précise de quelles qualités doit faire montre le souverain soucieux de favoriser la reconquête de la Terre sainte. *Pour aucune confirmacion, tele quele, de la vraye paix et amour fraternelle du dit roy d'Angleterre et de Charles, par la grace de Dieu roy de France*⁴¹, tel est l'objectif que Philippe de Mézières déclare poursuivre, à l'entame de son *Epistre au roi Richart*. De fait, en cette année 1396, plus largement entre 1393 et 1399, l'heure est aux trêves, aux paix, aux alliances entre France et Angleterre. Alors que les diplomates avaient trouvé un accord lors des conférences de Leulinghem, puis à l'été 1393 et au printemps 1394, mais qu'un sommet réunissant les deux monarques était sans cesse repoussé, les sujets de Richard II ne semblèrent aucunement vouloir entendre parler de paix et il fallut attendre le 11 mars 1396 pour qu'une trêve de 28 ans soit scellée entre les deux États. C'est aux environs de la Toussaint de la même année que Richard et Charles se rencontreront enfin et choisiront de lutter de concert pour mettre un terme au schisme et à l'occupation impie de la Terre sainte. Ces accords seront en quelque sorte scandés par les diverses étapes qui conduiront à la pleine réalisation d'un mariage entre le roi d'Angleterre et la fille aînée de Charles VI, Isabelle de Valois, âgée de six ans à peine. Et pourtant, à la cour d'Angleterre, l'on avait cherché avec persévérance une fiancée susceptible de permettre, non pas un réchauffement des relations entre Paris et Londres, mais, tout au contraire, un affermissement des positions anglaises dans la lutte de Richard II contre la France. Ainsi, en février–mars 1395, une ambassade anglaise avait été chargée de demander la main de Yolande d'Aragon, fille du roi Jean I^{er} d'Aragon, future épouse de Louis II d'Anjou et belle-mère du roi de France Charles VII. Les épousailles de Richard et d'Isabelle auront finalement lieu, le 4 novembre 1396, mais, en terme de paix franco-anglaise, l'on n'alla pas au-delà des trêves instau-

39. PHILIPPE DE MÉZIÈRES, *Letter to King Richard II*, p. xxii–xxiv, 86, 103, 105, 106, 108 et 118; *Id.*, *Epistre lamentable*, p. 83–85; L. PUISEUX, *Robert l'Ermite. Étude sur un personnage normand du xiv^e siècle*, *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, t. 24 (3^e sér., t. 4), 1859, p. 123–152.

40. PHILIPPE DE MÉZIÈRES, *Letter to King Richard II*, p. 137.

41. *Ibid.*, p. 75.

rées en mars de la même année et d'une alliance personnelle entre les deux rois, alliance ressentie en Angleterre comme un moyen, pour Richard, de casser la rébellion de ses sujets⁴². Si, de fait, Mézières a bien conseillé au roi d'Angleterre de se rabibocher avec son cousin de France et de contracter un mariage pour mieux sceller cette entente retrouvée, des options politiques qui, à ses yeux, constituaient les vecteurs les plus sûrs pour ses desseins ultimes qu'étaient la réconciliation au sein de l'Église et la reconquête des lieux saints⁴³ – l'*Epistre* me semble sur ce point comme le versant ascendant d'une montagne dont le sommet, la seule croisade réellement entreprise en ces années, qui, de fait, aurait dû être menée conjointement par les rois de France et d'Angleterre, est constitué par la mortelle *desconfiture* de Nicopolis, avant un versant descendant dont l'*Epistre lamentable et consolatoire* constituera le support livresque –, il semble qu'en tout état de cause, dans son *Epistre au roi Richart*, il exprime un désir plus grand encore : la fondation à laquelle il œuvrera, en pure perte, tout au long de son existence, multipliant, à son propos, des textes qui resteront toujours lettres mortes, celle de l'ordre de la Chevalerie de la Passion du Crucifix. Il serait malvenu, me semble-t-il, de ne pas considérer comme significatifs le fait que, dans son *Epistre*, Mézières interrompt le cours très structuré de son propos pour consacrer un assez long excursus à cet ordre religieux de chevalerie qu'il appelle de ses vœux⁴⁴ et la représentation, comme objet unique, à cet endroit même, dans l'une des trois miniatures du manuscrit original de l'œuvre, de la bannière qu'il entendait voir conférer à cet ordre.

* * *

Concluons. En 1395, Philippe de Mézières adresse au roi Richard II d'Angleterre une *Epistre* dont le propos était en parfaite adéquation avec les aspirations politiques de Charles VI, son roi. Cette missive, conservée en original à la British Library et remise en mains propres par Robert l'Ermitte, Richard II, au même titre que sa cour, était parfaitement en mesure de la lire, de la comprendre et d'en apprécier la teneur, les qualités littéraires et la portée politique. Sur ce dernier plan, l'on a pu dire que Philippe de Mézières

42. Sur ce qui précède, cf. J.J.N. PALMER, *The Background to Richard II's Marriage to Isabel of France (1396)*, *Bulletin of the Institute of Historical Research*, t. 44, 1971, p. 1–17; ID., *The Anglo-French Peace Negotiations, 1390–1396*, *Transactions of the Royal Historical Society*, 5^e sér., t. 16, 1966, p. 81–94; L. MIROT, *Isabelle de France, reine d'Angleterre, comtesse d'Angoulême, duchesse d'Orléans, 1389–1409. Épisode des relations entre la France et l'Angleterre pendant la guerre de Cent ans*, *Revue d'Histoire diplomatique*, t. 18, 1904, p. 558–573; t. 19, 1905, p. 60–95.

43. PHILIPPE DE MÉZIÈRES, *Letter to King Richard II*, p. 140–144.

44. *Ibid.*, p. 103–106. Sur ce point, cf. A.H. HAMDY, *Philippe de Mézières and the New Order of the Passion*, *Bulletin of the Faculty of Arts, Alexandria University*, t. 18, 1964, p. 1–105. Cf. aussi bibl. n. 8.

souhaitait que les deux souverains antagonistes de France et d'Angleterre scellent leur réconciliation par un acte de politique matrimoniale, en l'occurrence l'union de Richard et d'Isabelle de Valois, le tout en vue de ravauder la tunique *inconsutile* de l'Église, que le Schisme n'aurait jamais dû lacérer, et, *in fine*, de pouvoir engager, dans les meilleures conditions, un processus de reconquête de la Terre sainte. Si, évidemment, en aucun cas, rien de tout cela n'est accessoire aux yeux de Philippe de Mézières, il nous semble pouvoir dire qu'au-delà de l'objectif final et des principaux moyens à mettre en œuvre pour l'atteindre, c'est l'un de ces derniers que Mézières entend consacrer dans son *Epistre*, à savoir la création d'un ordre militaire invincible, une fondation dont il rêve depuis cinquante ans.

*Fonds de la Recherche Scientifique-FNRS –
Université de Liège*

Alain MARCHANDISSE

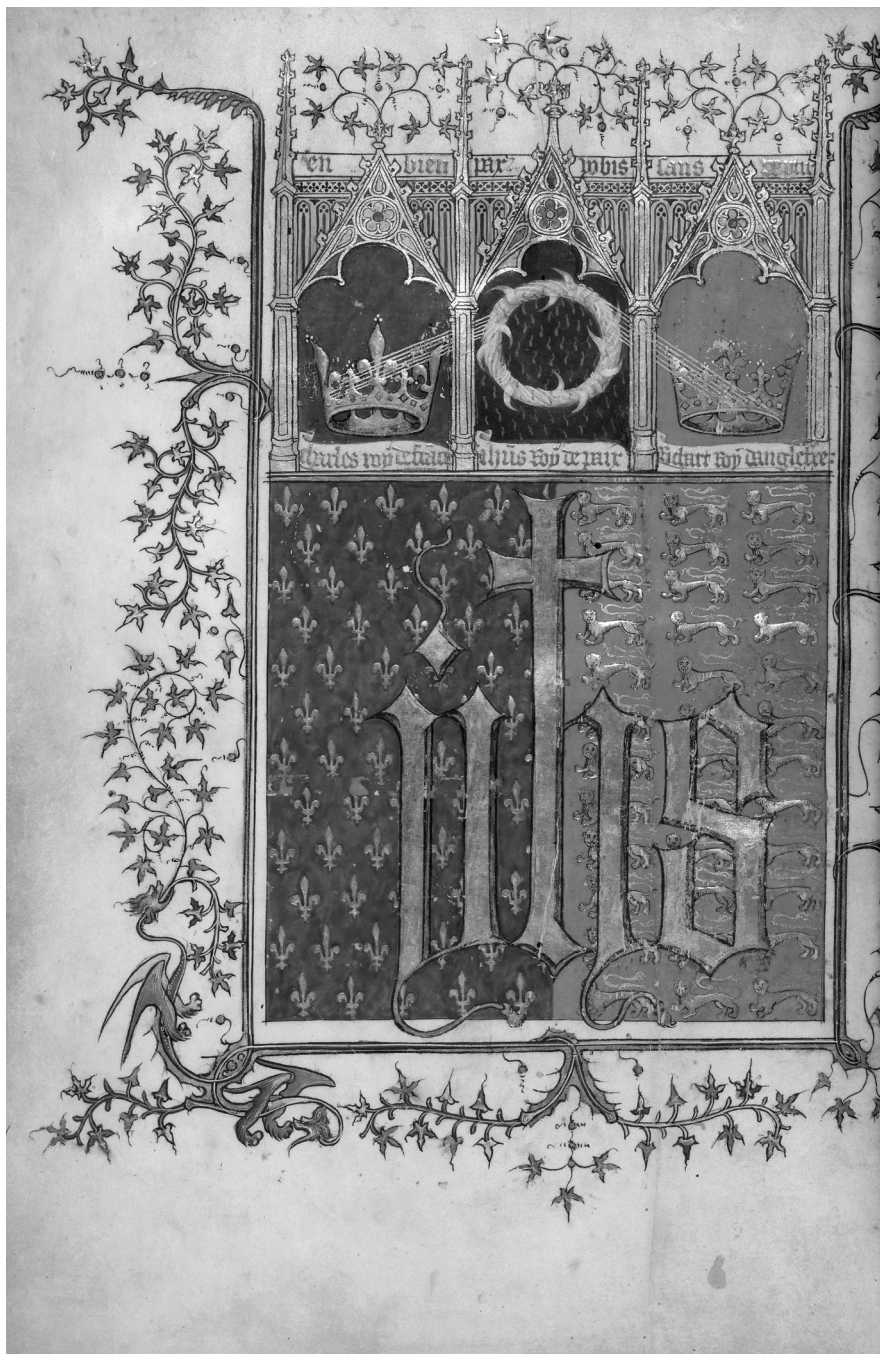


Fig. 1: PHILIPPE DE MÉZIÈRES, *Epistre au roi Richart*,
Londres, British Library, ms. Royal 20 B vi, fol. 1v (© BL)



Fig. 2 : PHILIPPE DE MÉZIÈRES, *Epistre au roi Richart*, Londres, British Library, ms. Royal 20 B vi, fol. 2r (© BL)

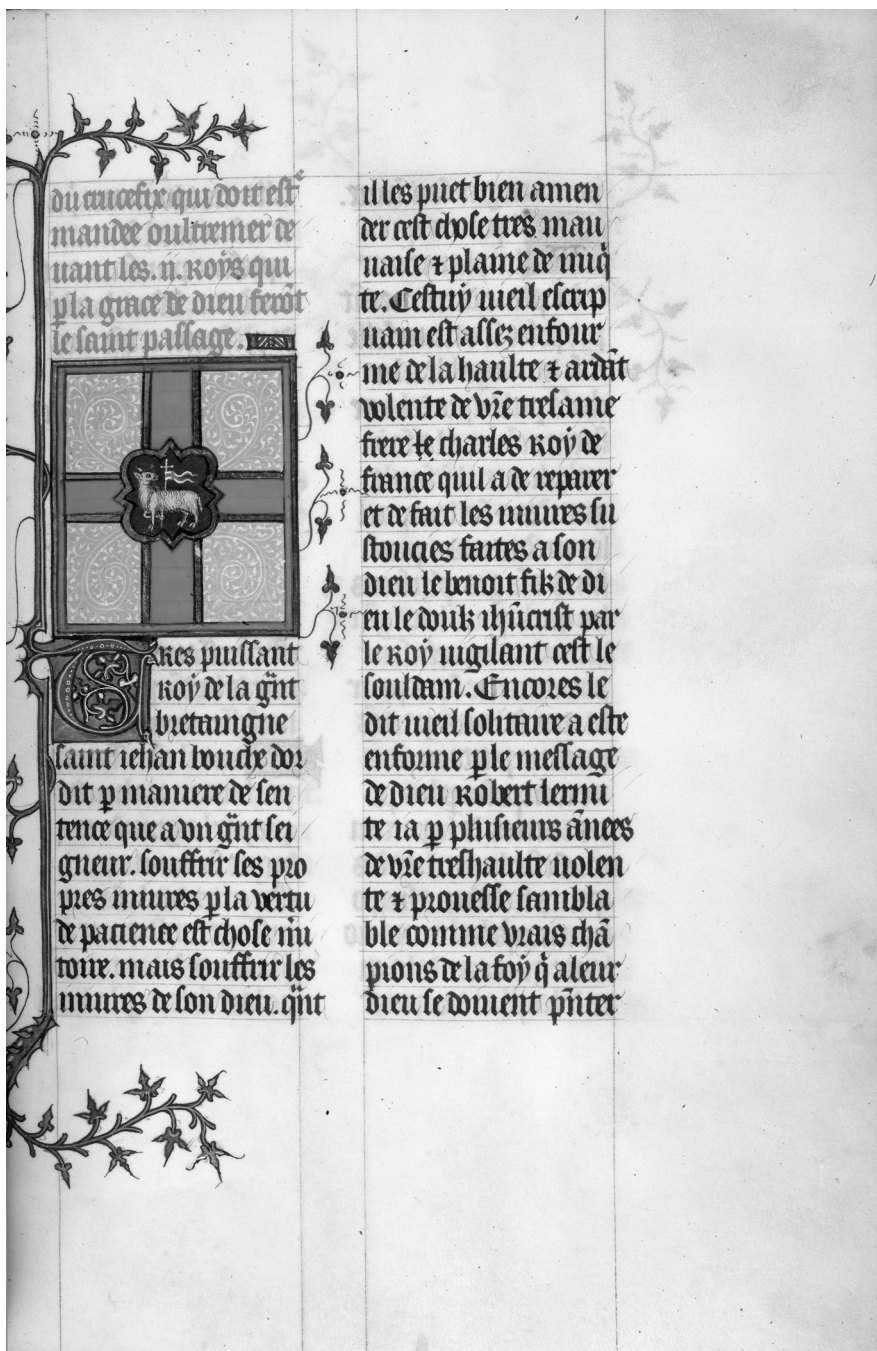


Fig. 3: PHILIPPE DE MÉZIÈRES, *Epistre au roi Richart*,
Londres, British Library, ms. Royal 20 B vi, fol. 35r (© BL)

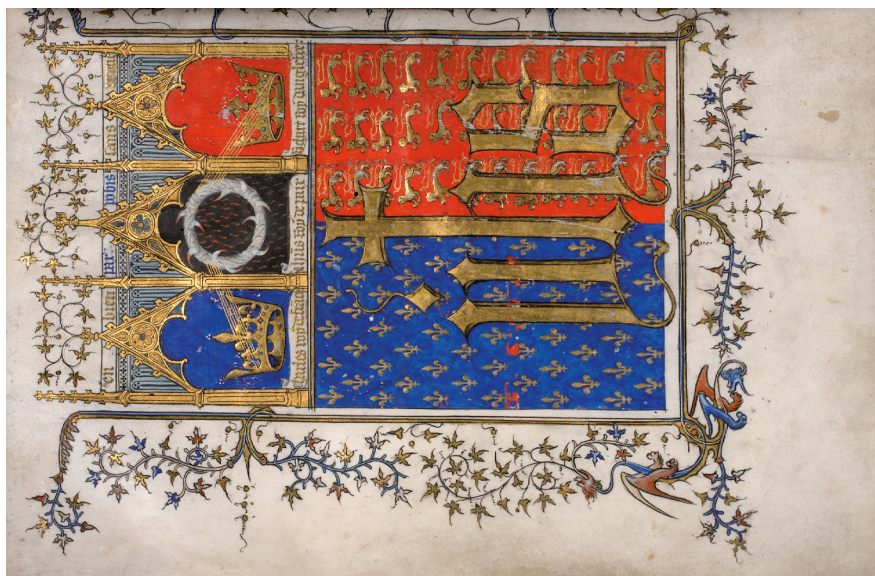


Fig. 1 : PHILIPPE DE MÉZIÈRES, *Epistre au roi Richart*, Londres, British Library, ms. Royal 20 B vi, fol. 1v (© BL)



Fig. 3 : PHILIPPE DE MÉZIÈRES, *Epistre au roi Richart*, Londres, British Library, ms. Royal 20 B vi, fol. 35r (© BL)



Fig. 2 : PHILIPPE DE MÉZIÈRES, *Epistre au roi Richart*, ms. Royal 20 B vi, fol. 2r (© BL)